

# Quelques Souvenirs sur le Maître VINCENT D'INDY

Vincent d'Indy aimait causer, quoique certains l'aient jugé froid, distant, peu expansif.

Il narrait, même avec fantaisie, parfois avec un grain de malice, qui rendaient ses récits des plus savoureux.

Il avait maintes anecdotes en tête, ayant beaucoup voyagé, mais c'est l'Amérique qui lui en fournissait le plus.

A peine débarqué, son manager l'entraîne au théâtre, et là, oh, stupéur ! entre deux numéros de chiens savants et de bêtes fauves, que voit-il ? Un maître, armé d'une canne à pêche munie à son extrémité d'une lampe électrique, entraîne un orchestre et des chœurs monstres, répandus et grouillants sur un immense espace. Vincent d'Indy, saisi de crainte, ne peut s'empêcher de l'exprimer à son impresario : « Je ne saurai jamais conduire avec une pareille baguette ! » Mais il est de suite rassuré. Les chefs étrangers ne sont pas astreints aux coutumes locales. Quelquefois, saisi du souci de vérité, le maître ajoutait : « Il est vrai que c'était un kursaal et non un théâtre... » Mais je trouvais que cela déflorait son histoire. Lui aussi, sans doute, car il précisait rarement.

Le maître n'était ni gourmand ni gourmet. Il gardait pourtant rancune à la cuisine américaine. Il se rappelait surtout avec horreur le traditionnel poulet desséché plus que rôti au four électrique et arrosé de sauce à la menthe ; certains beefsteaks faits de viande hachée et sucrée, les salades de laitue où la dent heurtait soudain un quartier de pomme ou de noix et autres délectations semblables.

Les surprises nocturnes étaient tout aussi imprévues, quoique d'autre sorte. Après une journée de labeur, le maître, tout heureux de prendre un peu de repos, s'était couché, lorsque, en pleine nuit, il fut tiré de son sommeil par une sonnerie. Il cherche d'où cela peut venir et avise son téléphone de cheval. — « Qu'y a-t-il ? » Et la voix invisible de demander aimablement des nouvelles du maître et de s'enquérir de ses premières

impressions ! A deux heures du matin ! En somme, malgré de fastueuses réceptions, d'originales et immenses randonnées en train spécial qui l'emportait, lui et son orchestre, jusqu'à des paysages sublimes, tels que les chutes du Niagara, le maître prisait peu l'existence américaine : elle

le désorientait. Par contre, il ne tarissait pas d'éloges sur les orchestres « yankees », les plaçant parmi les meilleurs **in the world**.

Rentré à Paris, il eut maintes fois des rapports assez cocasses avec les représentants du Nouveau Monde.

Je vois encore son sourire amusé quand il racontait ces deux anecdotes :

Un jeune homme se présente un jour à la Schola et mi-français, mi-anglais (le maître parlait lui-même assez bien la langue d'Albion) lui fait comprendre qu'il désire écrire une opérette. — « Bien, dit le maître, vous avez naturellement fini vos classes de composition ? — No, fit l'autre, étonné. — Du moins vos classes de contrepoint ? — No. — D'harmonie ? — No. »

La surprise du maître fut à son comble quand l'ayant interrogé sur les plus élémentaires questions du solfège, elles restèrent toutes sans réponse.

« Ecoutez, dit le maître, conciliant, tout cela vous pouvez l'apprendre. »

— Aoh, well ! répartit le « yankee » rassuré. Combien de temps faut-il ?

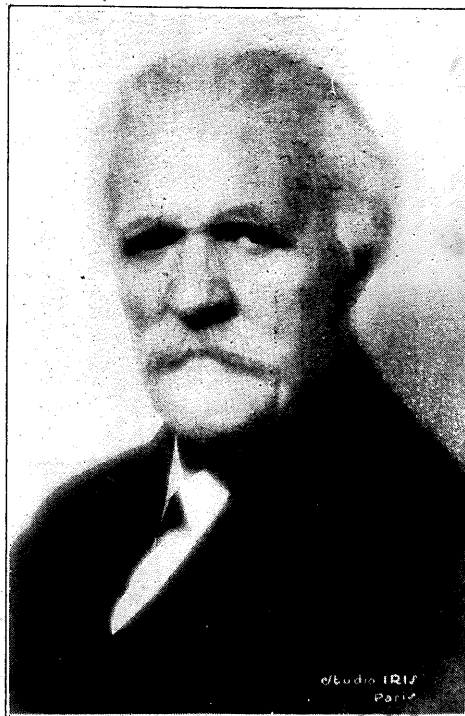
— Mon cours de composition est réparti en douze années, mais peut-être qu'en mettant les bouchées doubles...

— Oh, impossible, indeed, interrompit le jeune homme, je n'ai que trois mois à passer à Paris, et je dois repartir avec mon opérette terminée.

L'autre histoire n'était pas moins

savoureuse.

Un compositeur américain vient frapper un jour, au cabinet directorial de la Schola, il se présente et exprime son intention de travailler avec Vincent d'Indy, en personne.



(Photo Studio Iris).

Un des derniers portraits de  
VINCENT D'INDY.

— Je ne donne pas de leçons, dit celui-ci, mais en qualité de confrère, nous pouvons causer de ce qui vous intéresse, et je vous donnerai tous les conseils qui sont en mon pouvoir.

A l'issue de la conversation qui dura plus d'une heure, l'Américain se lève et tire dix dollars de son portefeuille. — Non, dit le maître, qui avait vu le geste.

Le « composer » se méprenant, sort alors quinze dollars. — Mais, non redit le maître. Rappelez-vous nos conventions. L'autre hésite une minute, puis ne laisse plus sur le bureau que cinq dollars.

Je vous ai dit, reprend le maître, que je vous donnais très volontiers ces quelques conseils en qualité de confrère.

L'homme, alors, se redressa, rempocha ses banknotes, et sortit avec un air de suprême dédain.

« Evidemment, concluait le maître, mes conseils pour lui ne valaient rien, puisque je les avais évalués, moi-même, à zéro ! »

\*\*

J'eus l'occasion, chez les d'Indy, de goûter à une des innombrables boîtes de chocolat qui leur avaient été offertes sur tout leur parcours en Amérique.

Je choisis, je le confesse, un des plus gros, des plus séduisants de la boîte. Je plantai une dent goumande dans ce magnifique bonbon. Horreur ! Il s'en échappa une crème au clou de girofle, qui me rappela le dentiste et ses habituels pansements.

Les d'Indy riaient. « Voilà, ils sont tous ainsi. Voulez-vous recommencer ? Avec un peu de chance, vous pouvez tomber sur les meilleurs, ceux parfumés à la menthe, à l'eucalyptus ou encore au salicylate de méthyle ».

J'étais consternée.

A ce compte, dis-je, les lauriers de Lettonie sont encore préférables.

Je faisais allusion à une boutade déjà ancienne du maître.

En Lettonie, il avait reçu maintes et maintes couronnes de laurier, comme le veut l'usage là-bas, quand on tient à honorer grandement une personnalité.

Un peu surpris d'abord, cela lui rappelait plutôt des souvenirs mortuaires que des gages d'admiration : il en prit tout à coup son parti, et se tournant vers Mme d'Indy : « Bonne affaire pour les sauces et les ragoûts de la cuisine ».

Ce n'était pas le seul témoignage d'enthousiasme qu'il reçut à Riga. Au sortir d'une conférence, il se sent tout à coup soulevé de terre et la seconde d'après, juché sur des jeunes et robustes épaules, il est porté en triomphe jusqu'à sa voiture par la masse d'étudiants qui vient de l'écouter et l'acclamer.

Le maître avait avoir en un peu peur pendant son érection sur cette houle humaine.

\*\*

Le maître ne cachait pas sa satisfaction d'avoir été appelé à diriger la classe d'orchestre au Conservatoire. « Entre les deux écoles, disait-il, toute la jeunesse intéressante me passe par les mains. »

Accueilli au début avec un peu de scepticisme par les élèves, futurs chefs, Vincent d'Indy gagna bientôt à ce point leur confiance que ceux-ci lui apportaient au cours de direction leurs essais de compositeurs.

Je tiens ce détail de M. A. Honegger lui-même, qui se trouvait parmi ce groupe privilégié.

« Ce sont de grands gosses ! » disait le maître, qui racontait volontiers quelques-unes de leurs meilleures farces.

On sait que l'orchestre qui doit servir à l'enseignement de ces chefs-élèves est composé des élèves instrumentistes de l'école jusqu'au deuxième prix inclus. Ce sont donc des éléments sérieux, rompus déjà au métier.

A une de ces classes, un futur chef, baguette en main, patageait depuis un moment, et très intimidé, essayait de racrocher son orchestre débandé.

— Reprenez en haut de la page ! criait-il au milieu des rires étouffés.

Finalement, il oublia de faire le geste nécessaire pour arrêter un point d'orgue.

L'orchestre, imperturbable, tenait le son !... et le tint si longtemps, malgré les objurgations de d'Indy, amusé, que celui-ci n'eut d'autre ressource que de se retirer à

l'écart avec le malheureux chef déconfit, et de lui expliquer sa faute.

\*\*

Le maître aimait par-dessus tout enseigner.

Quelles richesses d'interprétation ne nous a-t-il pas dévoilées à la classe d'ensemble de la Schola, quand il nous expliquait et faisait travailler le septième et les derniers Quatuors à cordes de Beethoven. Il trouvait qu'on jouait toujours trop fin, trop policé, le maître de Bonn, même certains virtuoses en renom.

Que de fois lui avons-nous entendu dire dans les thèmes pastoraux et les rondeaux populaires : « Plus lourd ! Avec des sabots ! » et dans le thème russe du septième : « Des bottes ! Chaussez des bottes ! »

Quelques locutions lui étaient familières : « Quarante fois trop fort ! » (ce chiffre de quarante revenait sans cesse). « Vous ne me regardez pas ! Tous vos yeux dans mes yeux ! »

Images qui s'ancraient profondément dans nos jeunes esprits.

Je ne m'étendrais pas sur les cours de composition que je suivais seulement en qualité d'auditrice modeste, mais combien intéressée. Chacun se disputait la faveur d'être auprès de lui, au piano, et de lui tourner les pages. Quelles passionnantes dissections des Sonates de Beethoven, nous eûmes là, celles pour violoncelle, que le maître trouvait très supérieures à celles de violon. Les deux dernières notamment l'enchantaient. Il qualifiait l'« Adagio » de la Sonate en ré : « l'une des plus belles pages de Beethoven ».

Et que de conseils ingénieux de nuances : « Voyez, disait-il, personnifiant le thème il est perdu, égaré dans un ton très éloigné, il cherche, il hésite (donc, jouez « piano ») il essaye une modulation, puis une autre (marquez cette perplexité par une légère hésitation) il tâtonne... par degrés se rapproche et enfin clame avec deux « ff » sa joie d'avoir retrouvé sa tonalité.

Il avait une façon à lui de s'exprimer, colorée et simple, une bonhomie de termes qui restait cependant, dans sa bouche toujours distinguée. Personne n'aurait osé lui manquer ou lui parler familièrement, malgré sa facilité d'abord. Avant tout, il restait grand, grand seigneur, grand maître. On l'aimait et on le vénérât.

A nous, exécutants, quels précieux enseignements il donnait ! Il ne comprenait pas qu'on puisse avoir le « trac ». C'était un mot pour lui tout à fait ridicule et dénué de sens.

— On doit jouer pour faire connaître une œuvre, disait-il, et non pour se faire briller.

Imbus de ce principe, il est certain qu'on pensait beaucoup plus à ce qu'on interprétait qu'à soi-même.

Le maître avait coutume de dire après les répétitions générales : « Voilà encore un concert de passé, pensons au suivant ! » Ce qui vous laissait une âme tranquille pour l'exécution du lendemain.

Après le concert, il était de tradition d'aller avec le maître et Mme d'Indy, manger un sandwich et boire un bock au café le plus proche :

« C'est la détente utile », assurait le maître. On reparlait du concert. Chacun de nous disait sans contrainte sa façon de penser. Le maître ajoutait un mot d'éloge ou de critique pour tel ou tel passage.

En somme se faisait là un amical et véritable examen de conscience — et combien profitable !

Vincent d'Indy qui, lui, se contentait toujours d'un grog, tenait beaucoup à cet après-concert ; et je le lui ai toujours vu présider aussi bien en province qu'à Paris.

\*\*

J'ai rapporté tout à l'heure, à propos de Vincent d'Indy, un mot de M. Honegger.

Les journalistes nous les avaient représentés à certaine époque comme opposés l'un à l'autre.

Il est certain que telle ou telle « lettre ouverte » dans « Comœdia » ou autre publication analogue, avait l'air de leur donner raison.

Représentant autorisé, chacun de la vieille (!) et moderne école, nuls n'étaient mieux faits pour se comprendre et s'aimer que ces deux hommes de valeur. Nous en eûmes la preuve convaincante, un soir, que, bravement, M. Maurice Maréchal (le Maréchal des violoncellistes) les réunit

à sa table, en compagnie de MM. Albert Wolff et Guy-Ropartz. La rencontre de ces êtres de valeur, mais de tendances, à première vue, si diverses était pour le moins piquante... : elle fut charmante, et je ne vis jamais dîner plus gai ni plus cordial que celui-là.

M. Honegger, avec la simplicité, qui est un de ses charmes, en lui donnant un tour combattif, se plaignait qu'une interview eût dénaturé sa pensée.

Vincent d'Indy, paisible, répliqua (ce que je lui avais entendu dire souvent, hors de la présence de son interlocuteur) qu'il n'avait jamais condamné « a priori » la jeune école, qu'il lui reprochait seulement son manque de métier, dû au désir d'arriver trop vite et de n'être pas toujours assez difficile dans le choix de ses thèmes.

Il ajoutait que l'esprit paradoxal d'Erick Satie l'amusa infiniment, tel ce titre qui accompagnait une de ses pièces : « Mémoires d'un amnésique » et qu'il avait grande confiance dans l'avenir d'Arthur Honegger, le plus qualifié, selon lui, pour représenter la jeune école.

La conversation continua, enjouée et amicale, autour d'un plat monstre d'escargots de Bourgogne, que M. Maréchal avait rapportés de son Dijon ancestral, et dont il faisait l'élevage sur son balcon, disait-il.

MM. Wolff et Honegger, fervents sportsmen, ne tardèrent pas à vanter les mérites du ballon ovale ; Vincent d'Indy avoua pratiquer très peu le sport, à l'exception de la marche et de la nage, qu'il avait apprise à 70 ans.

Je me rappelle, à ce propos, la leçon qu'il me donna sur la plage d'Agay, alors que prenant mes premiers ébats nautiques, je m'enfonçais, en criant de détresse. « Voyons, faites le contraire », dit le maître, en me ramenant à la surface, « ouvrez les yeux et fermez la bouche. Tenez ! », et lançant son bérêt basque au fond de l'eau il plongea à sa suite. Mme d'Indy, très habituée, comptait les secondes : douze, treize, quatorze... je commençais à être très inquiète, quant à seize... le maître réapparut, bérêt en main.

Il racontait un peu plus tard qu'il avait failli se noyer vers sa trentième année, un jour qu'à Biarritz, il s'était avancé hardiment dans la mer, croyant, sans avoir appris, pouvoir nager d'instinct comme les animaux, puisque, ainsi qu'eux, il n'éprouvait pas le sentiment de la peur. A sa grande surprise, il coula aussitôt et en coulant, vit des teintes tellement merveilleuses et ignorées, qu'il en conserva un souvenir exalté et ne regretta jamais son commencement d'asphyxie.

★★

Le maître adorait jouer aux échecs. Quand il apprit, au cours de l'une de nos tournées, que je connaissais le jeu, oh, très moyennement, je me hatai de le lui dire — il voulut se procurer de suite un échiquier de voyage.

Nous arrivions à Nevers, d'où nous devions repartir une heure plus tard sur une autre ligne.

En hâte, nous descendons, et sous une pluie battante, marchons d'un pas relevé vers la ville, assez éloignée de la gare, comme chacun sait.

Hélas ! Les deux grands magasins où nous entrons tout essouffés, ne possèdent pas cet article. Quelle drôle de ville, murmure le maître, mi sérieux, mi riant.

A Lyon, enfin, nous trouvâmes l'objet rare. Alors, que de parties interminables, assis l'un en face de l'autre, la serviette à musique posée sur nos genoux en guise de table ! Nous calculions à perte de vue, la marche de nos armées.

Je fais allusion au maître, car pour moi, novice, au bout de deux heures de stratégie profonde, ma tête s'embrumait et mes idées fuyaient en désordre.

Ne voulant pas avouer cette défaillance humiliante, j'avais quelque pièce au hasard, d'un air décidé, ce qui faisait dire à Vincent d'Indy surpris : « Je ne comprends pas du tout où vous voulez en venir ? »

— Ah, maître ! C'est mon secret !

Et le bon maître d'observer plus attentivement le damier et nos troupes enchevêtrées.

C'est curieux, je ne vois pas, je ne comprends pas ! Et son plan élaboré méthodiquement, prévu avec habileté.

plusieurs coups d'avance, tombait de par mon incompetence brouillonne, comme châteaux de cartes !

A l'hôtel Beausite d'Agay, où nous attendait l'amie très chère, Mme d'Indy, je dois aussi de bien bons souvenirs.

Lucien Capet et sa famille y étaient installés pour quelque temps. Capet, l'illustré Capet, que l'on ne pouvait s'imaginer qu'austère et imprégné de sublime, révéla une gaieté insoupçonnée.

Un jour, il se déguise en jolie femme. Je dis bien : en jolie femme (il n'avait plus sa barbe, alors) et intrigue pas mal de monde à une sauterie de l'hôtel.

Une autre fois, il arrive en pochard inquiétant, casquette et foulard rouge, un litre vide sous le bras, et zigzaguant terriblement.

Une autre fois, à dîner, il fut décrété que chacun devait revenir une demi-heure après, complètement transformé. Inutile de dire que les dessus de lit, les draps, les tapis de table, firent les plus larges frais des travestis. Le maître arriva en maharajah superbe : peignoir de bain et serviette éponge roulée en turban. Mme d'Indy, de ses draps, s'était fait très habilement un authentique costume arabe. Je m'étais drapée à la grecque dans un rideau de cretonne. Il y eut des prix... et beaucoup de rires !

Après cette période d'enfantalage, Capet reprenait sa dignité et... son violon, et c'est ainsi qu'un jour, réunis dans sa chambre, riche d'un piano, nous jouâmes, avec le maître, le Trio d'Indy, et celui à l'Archiduc, sans autre public que Mme d'Indy, l'admirable amie de tous les jours, bons ou mauvais. Ce fut de la vraie et pure musique, et je garderai longtemps le souvenir glorieux d'avoir été la partenaire de ces deux grandes célébrités.

★★

Un jour, nous parlions spectacle; nous disions notre amour du cirque et rappelions le mot fameux : les deux plus durs métiers, ceux qui demandent le plus de travail, sont ceux d'acrobate et de virtuose.

Le cirque m'ennuie, dit le maître, autant, du reste, que les virtuoses. Depuis mon enfance, ni les uns ni les autres n'ont innové, c'est toujours la même chose.

Il se laissa entraîner, cependant, au Nouveau Cirque... et dormit.

Il se réveilla à un exercice de haute école, et devant les efforts du chef de musique pour suivre les pas du cheval, il se retourna vers nous : « Pas mal le concerto pour cheval et orchestre ! »

★★

Le maître qui laisse tant d'ouvrages, ne travaillait guère cependant qu'aux grandes vacances.

Trop occupé pendant le cours de l'année, par sa Schola, il n'avait simplement les idées qui lui venaient, parfois de façon assez inattendue.

Comme, par exemple, sur le quai de la gare à Valence où nous attendions le train, ou en auto sur la route de Privas où nous allions donner un concert. On le voyait alors tirer de sa poche son petit carnet, tracer une portée au crayon (le maître détestait toujours stylo et téléphone) et inscrire tranquillement, de cette écriture fine et nette qu'il garda jusqu'à 80 ans passés, le thème qui venait de surgir dans son esprit.

— Maître, qu'est-ce que c'est ? demandions-nous bien vite.

— Je ne sais pas encore très bien, mais je pense que cela pourrait devenir le second élément d'un quatuor à cordes.

Je lui ai entendu dire deux fois, à propos de ses œuvres, qu'il s'était bien divertie à les faire. Pour son opérette : « Le Rêve de Cyniras » et « Le Madrigal » pour soprano et violoncelle seuls, qu'il nous dédia à Mme Fanny Malnory et à moi. Et une autre fois, lui si modeste, dit qu'il pensait avoir réussi une de ses plus belles pages dans sa « Sonate » pour violoncelle.

Le Quatuor Calvet lui donna de bien douces et régulières joies quand cet ensemble exécuta avec l'émotion et le souci des détails qui le caractérisent, son magnifique et peut-être plus pur chef-d'œuvre : « Le Troisième Quatuor à cordes ».

Vincent d'Indy ! Nom grand parmi les grands, pour son œuvre, son caractère, l'époque qu'il représenta.

Silhouette inoubliable par sa haute stature, ses cheveux blanc rejetés en arrière sous le feutre noir aux larges bords, les yeux vifs, enfoncés sous les sourcils épais, la main refermée sur l'éternelle serviette bourrée de travail.

Vincent d'Indy, enfin, qui avez inspiré les Fantin-La-

tour, les Van Ryesselberghe, les Morisset et tant d'autres, et qui, par une coïncidence étrange, avez été le dernier chef-d'œuvre du génial Bourdelle ! Si vos traits sont immortalisés dans le bronze et dans le marbre, ainsi que cela devait être, votre mémoire est gravée humblement, mais non moins fort, dans le cœur de ceux que vous appelez avec bonté : « vos enfants spirituels ».

Edwige BERGERON.

---